

Christophe Donner



Ce qui manque

Le musée d'Art moderne de Paris (MAM) expose la dernière œuvre de l'artiste américaine Zoe Leonard, *Al Rio/To the River 2016-2022*. Premier intérêt : découvrir cette artiste de renommée internationale, inconnue en France. Elle est née en 1961 et abandonne ses études à 16 ans, ce qui va faire d'elle une « autodidacte », identité infamante qui ne l'empêche pas de faire des photos, c'est son kif. Les premières images de Zoe Leonard sont aériennes. Je vous laisse imaginer les relations arachnéennes entre l'école buissonnière et les avions de ligne. Ses photos sont en noir et blanc. Parfois, en bord de cadre, la présence discrète, qui a pu paraître accidentelle, du hublot. Accidentelle, mais acceptée. Il ne s'agit pas pour Zoe Leonard de saisir l'effarante géométrie d'une cité, l'infinie douceur d'un nuage, l'immobilité d'un fleuve, d'une route, elle n'est pas géographe, elle vole à bord d'un Boeing, avec son appareil, et il arrive qu'elle attrape le reflet de l'intérieur de l'avion dans le hublot.

L'autodidacte découvre qu'à travers l'accident, l'imperfection, c'est le recul qui fait le « je » du photographe. Diplômé ou pas. Il est possible que ceux qui n'ont pas fait d'études, comme votre serviteur, soient, en gage de sérieux, plus intellos que les autres, et moins commerciaux. La reconnaissance est un désir impossible à rassasier.

En 1992, quand son ami, je suppose que c'était son ami, l'artiste David Wojnarowicz est mort du sida à 37 ans, Zoe Leonard s'est mise à collecter des fruits qu'elle a laissés sécher, et ses larmes. Bananes, oranges, pamplemousses dûment momifiés, elle les a enserrés dans du fil de fer ou cousus avec de la laine, ou rafistolés avec une fermeture Eclair, avant de les disposer sur le sol blanc d'une grande pièce blanche, telle l'étendue de son chagrin. Elle a appelé ça *Strange Fruit*, comme la chanson de Billie Holiday : « Les arbres du Sud portent des fruits étranges/ Du sang sur les feuilles et du sang à la racine/ Des corps noirs se balançant dans la brise du Sud »... Cruelle destinée, c'est ce qui l'a rendue célèbre... en Amérique. Dans le monde de l'art. Le temps passe et d'autres expos, photographiques ou pas, un brin engagées, *ma non troppo*. L'engagement politique des artistes est parfois une porte d'entrée, avec les risques inhérents aux portes : on s'y coince les doigts. Après un alignement de valises vides (*Life is a Suitcase*) et une chambre noire géante comme expérimentation de la photographie primitive (*Inside, Exterior*), la voilà qui débarque enfin en France, en majesté : 300 photographies tout au long du fer à cheval du MAM de Paris, dans ce format hier démodé mais qui revient en odeur de sainteté muséale, l'art photographique ayant atteint le fond de l'impasse des Pixels.

A lors on déambule au long du Rio Grande, l'idée étant celle du travelling où c'est le spectateur qui dirige. On croise le mur de Trump, un cavalier qui passe à gué, un bac pour trois voitures. Mutisme de l'artiste. Je cherche le reflet du hublot, le recul, le « je » de l'artiste. Est-elle encore là ? Mais où ? Je sors de là circonspect. Un bon film hollywoodien me remettra d'aplomb. *Armageddon Time*, de James Gray, par exemple ; un début, une fin, un bon gros message et le vieil Anthony Hopkins, le détraqué du *Silence des agneaux* devenu le pasteur des brebis égarées. Sauf qu'en chemin, traversant le jardin du Palais-Royal, je tombe sur l'accrochage en cours de la galerie Devals (37, Galerie de Montpensier). Les œuvres sont encore au sol. Alexandre Devals, le maître du château, me fait entrer. « Mais c'est quoi, ce truc ? », je fais, devant une pièce en métal, sorte d'équerre à trois branches. « C'est *Le Bouche-trou*, une œuvre de François Morellet... » Je n'ai plus le temps, le film va commencer, j'en parlerai en détail la semaine prochaine, ça vaut le coup, car c'est magnifique. C'est tout ce qui m'a manqué dans l'expo de Zoe Leonard : un peu d'humour. *

Christophe Donner, écrivain.